

PHILIPPE SÉNAC  
CARLOS LALIENA CORBERA

# 1064, BARBASTRO

Guerre sainte  
et *djihâd* en Espagne

*nrf essais*

GALLIMARD

## DES MÊMES AUTEURS

MUSULMANS ET CHRÉTIENS DANS LE HAUT MOYEN ÂGE. Aux origines de la reconquête aragonaise, Minerve, 1991.

### CARLOS LALIENA CORBERA

LA FORMACIÓN DEL ESTADO FEUDAL. Aragón y Navarra en la época de Pedro I, Instituto de Estudios Altoaragoneses, 1996.

ARQUEOLOGÍA Y POBLAMIENTO. LA CUENCA DEL RÍO MARTÍN EN LOS SIGLOS V-VIII (avec J. Ortega), Universidad de Zaragoza, 2005.

SIERVOS MEDIEVALES DE ARAGÓN Y NAVARRA EN LOS SIGLOS XI-XIII, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2012.

### PHILIPPE SÉNAC

FRONTIÈRES ET ESPACES PYRÉNÉENS AU MOYEN ÂGE (dir.), CREPF-Université de Perpignan, 1992.

LA FRONTIÈRE ET LES HOMMES (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle). Le peuplement musulman au nord de l'Èbre et les débuts de la reconquête aragonaise, Maisonneuve et Larose, 2000.

L'OCCIDENT MÉDIÉVAL FACE À L'ISLAM. L'image de l'autre, Flammarion, 2000.

LE MONDE MUSULMAN DES ORIGINES AU XI<sup>e</sup> SIÈCLE, Armand Colin, 2001.

LES CAROLINGIENS ET AL-ANDALUS (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> SIÈCLES), Maisonneuve et Larose, 2002.

AL-MANSÛR. Le fléau de l'an mil, Perrin, 2006.

LE MONDE CAROLINGIEN ET L'ISLAM, L'Harmattan, 2006.

HISTOIRE DU MAGHREB MÉDIÉVAL (avec Patrice Cressier), Armand Colin, 2012.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE DE L'OCCIDENT MUSULMAN, VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Al-Andalus, Maghreb, Sicile (dir.), CNRS-Université de Toulouse-Le Mirail, 2012.

CHARLEMAGNE ET MAHOMET. En Espagne, VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, Gallimard, coll. Folio histoire, 2015.

LOS PRECINTOS DE LA CONQUISTA OMEYA Y LA FORMACIÓN DE AL-ANDALUS (711-756) (avec Tawfiq Ibrahim), Presses universitaires de Grenade, 2017.

*nrf* *essais*



*Philippe Sénac*  
*Carlos Laliena Corbera*

# 1064, Barbastro

Guerre sainte et *djihâd* en Espagne

*nrf*

*Gallimard*

Sénac, Philippe (1952-)

Laliena Corbera, Carlos (1959-)

Histoire : histoire médiévale : Espagne.

Croisade, Reconquista, rapports chrétiens et musulmans.

historiographie moderne et contemporaine de l'Espagne ;  
écriture de l'Histoire : histoire de l'événement.

*In fact, it will be argued that, unless important new evidence comes to light, the campaign must remain an enigma\*.*

MARCUS BULL,  
*Knightly Piety and the Lay Response  
to the First Crusade. The Limousin and Gascony,  
c. 970-c. 1130*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 73.

\* En réalité on peut affirmer que, à moins qu'un nouvel élément soit mis au jour, cette campagne restera une énigme.





## *Introduction*

Telle fut la première raison de mon choix : l'attrait du plaisir. J'insisterai davantage sur la seconde. Il commençait aussi de m'apparaître non seulement possible, non seulement utile, mais franchement nécessaire, pour parvenir jusqu'aux mouvements obscurs qui font lentement se déplacer au cours des âges les soubassements d'une culture, d'exploiter l'événement.

GEORGES DUBY, « Avant-propos »,  
*Le Dimanche de Bouvines, 27 juillet 1214.*

Au printemps 1064, une armée de guerriers franchit les Pyrénées pour gagner l'Espagne. Leur nombre reste méconnu, mais l'expédition mit certainement en cause plusieurs milliers d'hommes, peut-être même davantage. Des cavaliers pour la plupart, animés d'une soif de vengeance et d'un désir d'en découdre avec l'*Autre*, c'est-à-dire l'infidèle, le musulman. Celui-ci méritait d'être puni puisque, non seulement hérétique, il venait d'occire un roi, Ramire, le souverain aragonais avec lequel plusieurs lignages nobiliaires d'outre-monts avaient tissé des liens d'amitié. L'année précédente en effet, au mois de mai, sur les premiers contreforts des Pyrénées, en une localité nommée Graus, les infidèles avaient défait ce roi qui mourut lors des combats, laissant à son jeune fils Sanche un royaume menacé. Cette défaite justifiait un châtement et l'armée chrétienne était venue pourfendre l'ennemi en

choisissant pour cible une petite cité musulmane de la vallée de l'Èbre appelée Barbastro et connue en arabe sous le nom de *Barbushtar* (ou *Barbashtur*)

À vrai dire, la venue de guerriers français en terre hispanique n'était pas chose nouvelle : chargés du souvenir de l'empereur Charlemagne et de ses preux compagnons, certains chevaliers français s'étaient déjà rendus en Espagne pour combattre l'infidèle. Dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, tel avait été le cas du Normand Roger de Tosny, puis celui de Guillaume Sanche de Gascogne, ou encore celui du comte Bernard de Bigorre, qui mourut en luttant près de la forteresse de Loarre vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Rupture toutefois, car il ne s'agissait jusque-là que d'entreprises individuelles et d'une portée limitée. L'événement qu'entend relater ce livre est cependant nouveau puisqu'il opéra un tournant décisif dans l'histoire des « affaires d'Espagne » et cela pour plusieurs motifs. D'abord parce que les troupes venues du Nord rejoignirent des guerriers normands venus d'Italie et des contingents catalans, l'offensive prenant ainsi l'allure d'une expédition « internationale ». Surtout parce que ces troupes se seraient mobilisées avec l'appui d'un pape, voire à son appel. Ces nouveautés ont longtemps retenu l'attention des historiens et pour certains c'est ici, sur les confins d'al-Andalus, au pied des Pyrénées, que serait née la « croisade »<sup>1</sup>.

De cette guerre entre chrétiens et musulmans en péninsule Ibérique, on parle beaucoup. Trop peut-être. De fait, sous l'effet de tensions qui envahissent l'actualité, le nombre de travaux relatifs à la *reconquête* s'est considérablement alourdi. Évoquer toutes les publications qui s'y rapportent serait même fastidieux dans la mesure où c'est par centaines que se sont développées des enquêtes et des programmes de recherches consacrés à cette lutte séculaire qualifiée tantôt de « juste », de « sacrée » ou de « sainte », en particulier depuis les années soixante du siècle dernier<sup>2</sup>. Cette guerre sainte, l'un de nos plus grands médiévistes, Jean Flori, en a brillamment dessiné l'évolution, la stratigraphie presque, depuis l'Antiquité jusqu'à la Réforme grégorienne, en distinguant plusieurs phases.

D'abord « justifiable », la guerre devint « méritoire » puis « sacralisée par l'Église » et enfin « sanctifiée par le pape » au cours du XI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. La démonstration est convaincante et retrace parfaitement l'essor de cette idéologie guerrière avant la première croisade (1099). Mais aller chercher dans les montagnes asturiennes au début du VIII<sup>e</sup> siècle, à Covadonga, les prémices de ce que l'on nomme la *reconquête* paraît bien excessif<sup>4</sup>, même si, comme le relevait au milieu du XX<sup>e</sup> siècle José Antonio Maravall et depuis d'autres historiens, l'expansion armée constitua bien l'un des fils directeurs de toute l'histoire de l'Espagne médiévale<sup>5</sup>.

Sans doute quelques puissants, sous l'influence d'abbés ou d'évêques, se sentirent-ils très tôt porteurs d'un devoir de combattre, à la manière d'une mission chrétienne ; sans doute les chroniques asturiennes rédigées au tournant des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles valorisent-elles la lutte armée<sup>6</sup> ; sans doute devine-t-on dans la documentation précédant l'an mil les indices d'une agressivité croissante à l'égard des musulmans, mais faire de la guerre contre ces derniers une idéologie répandue serait erroné tant la réception du message fut réduite. Faut-il le rappeler, au plus fort de la tourmente amiride, des comtes chrétiens s'entendirent avec al-Mansûr pour attaquer Compostelle, le haut lieu de la chrétienté hispanique. Les pauvres hères, libres ou dépendants, qui peuplaient les campagnes ou les bourgades naissantes, n'avaient alors qu'une maigre idée de l'Islam et des musulmans et c'est tout autant le goût de combattre et le désir de s'emparer d'un butin qui animèrent les combattants. En d'autres termes, la guerre contre l'infidèle fut peut-être un « programme », une « mission » pour certains hommes d'Église, mais elle fut tout autant pour d'autres un défoulement, l'envie de combattre et de conquérir. Savoir si, comme l'affirmait le Castillan Sisnando Davidiz à l'émir de Grenade 'Abd Allâh dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, les musulmans en avaient autrefois fait autant lors de la conquête de l'*Hispania* n'est guère un argument convaincant, ni même la justification d'une prétendue « juste revanche ». En fait, dans un camp comme dans l'autre, la guerre justifiait tous les débordements...

C'est aux chrétiens qu'au début appartient al-Andalus, jusqu'au moment où ils furent vaincus par les Arabes qui les refoulèrent en Galice, la région du pays la moins favorisée par la nature. Mais maintenant que c'est possible, ils désirent recouvrer ce qui leur a été ravi par la force ; pour que le résultat soit définitif, il faut vous affaiblir et vous user avec le temps : quand vous n'aurez plus ni argent ni soldats, nous nous emparerons du pays sans la moindre peine<sup>7</sup>.

Après avoir retracé le déroulement et présenté les acteurs de l'« affaire » de Barbastro, l'objectif premier de ce livre sera donc d'apprécier si l'expédition menée en 1064 peut être assimilée à une « croisade » au sens où l'entendait Jonathan Riley Smith<sup>8</sup>, ou si derrière les aspects religieux qu'implique ce terme se cachèrent d'autres motifs, plus matériels, les combattants n'ignorant pourtant pas qu'ils allaient lutter contre des païens et des infidèles à la vraie religion.

Le second objectif de ce livre relève d'un tout autre propos puisqu'il entend valoriser la part d'une *histoire événementielle* aujourd'hui réduite à sa plus simple expression, ou même « revisitée » par un ouvrage récent<sup>9</sup>. L'affaire n'est pas nouvelle et, dès les années quatre-vingt, Christian Lauranson-Rosaz s'était inquiété de ce phénomène en commençant sa thèse sur l'Auvergne du haut Moyen Âge par un *plaidoyer pour l'événementiel* :

Autrefois, dans les manuels scolaires comme dans l'enseignement, c'était surtout l'histoire événementielle qui était retenue, celle des grandes dates et des faits politiques marquants, celle des grands personnages. À la suite d'un mouvement d'idées apparu il y a une cinquantaine d'années avec l'École des Annales, une nouvelle tendance l'a heureusement emporté, qui privilégie tout autant l'histoire des structures, et, depuis une dizaine d'années, l'histoire des mentalités. Il serait cependant dangereux, sous le prétexte d'une nécessaire révolution de l'approche historique, de passer désormais sous silence ce qui faisait l'essentiel de l'historiographie classique ; c'est souvent grâce à l'événe-

ment qu'on comprend les structures et les mentalités ainsi replacées dans leur contexte<sup>10</sup>.

Il est difficile de mieux dire, à ceci près que la tendance à délaissier l'événementiel et la chronologie s'est considérablement accentuée, comme si ceux-ci étaient devenus trop « scolaires », voire même superflus. L'ouverture de l'histoire à d'autres sciences humaines prônée par toute une génération d'historiens dans le sillage de maîtres tels que Marc Bloch, Lucien Febvre, Fernand Braudel ou Jacques Le Goff, a indirectement contribué à conforter cette tendance. De manière très remarquable, l'un des plus fervents partisans de l'école des *Annales*, Georges Duby lui-même, avait déjà manifesté quelques réserves à l'occasion de ses *Dialogues* avec le philosophe Guy Lardreau en soulignant que

L'avantage de l'événement, c'est d'être révélateur. L'événement, par ce qu'il a d'exceptionnel, de sensationnel, d'impromptu, de bouleversant, suscite une floraison de relations critiques, une sorte de pullulement de discours... L'événement, c'est comme un pavé jeté dans la mare, et qui fait remonter des profondeurs une sorte de fond un peu vaseux, qui fait apparaître ce qui grouille dans les soubassements de la vie<sup>11</sup>.

Au risque de défendre la part de l'événementiel et l'importance de la chronologie, les pages qui suivent reposent donc sur l'idée qu'à l'image d'un *personnage*, une *date* constitue un pôle d'observation privilégié à partir duquel on peut restituer une époque, relater ce qui se produisit *avant* pour expliquer le surgissement de l'événement et apprécier ensuite ses *effets*<sup>12</sup>. En ce sens, la prise de Barbastro en 1064 ne constitue pas seulement l'expression d'une évolution en cours, elle opère surtout un tournant majeur dans l'histoire de la péninsule Ibérique et de l'expansion occidentale, même si ce succès fut précaire. Un *fait* majeur en quelque sorte et dont on conserva longtemps le souvenir. Telle sera donc la méthode utilisée ici : une fois l'épisode fixé dans le temps, on précisera le contexte péninsulaire dans lequel il survint, avant d'en décrire le déroulement et d'en mesurer finalement les

conséquences, à court et moyen terme, voire dans une plus longue durée<sup>13</sup>.

Projet ambitieux et d'autant plus délicat que, contrairement à d'autres moments célèbres du Moyen Âge hispanique, comme Sagrajas (1086), Alarcos (1195), Las Navas de Tolosa (1212) ou encore la prise de Grenade (1492), cet événement demeure mal éclairé par les sources, qu'elles soient arabes ou latines. De fait, les textes arabes qui la mentionnent s'avèrent peu nombreux. Deux auteurs contemporains seulement y font précisément allusion : d'abord le chroniqueur Ibn Hayyân (m. 1076) et le géographe al-Bakrî (m. 1094), repris deux siècles plus tard par Ibn 'Idhârî (XIV<sup>e</sup> siècle) dans son *Bayân al-Mughrib* et par al-Himyarî (m. 1495) dans le *Kitâb rawd al-Mi'râr*. On ajoutera à ces auteurs des mentions plus tardives émanant du géographe Yâqût al-Rûmî (m. 1229), d'historiens comme Ibn al-Kardabûs (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) et Ibn al-Khatîb (m. 1374), ainsi que deux lettres de juristes arabes, reproduites par Ibn Bassâm (m. 1147), Abû Hafs al-Hawzanî (m. 1067), Ibn 'Abd al-Barr (m. 1071) et Ibn al-Abbâr (m. 1260)<sup>14</sup>. Étrangement, d'autres auteurs pourtant bien informés comme le souverain de Grenade 'Abd Allâh b. Buluqqîn (m. 1090), Abû Bakr al-Turtûshî (m. 1126) ou Ibn al-Athîr (m. 1224) ne lui accordent aucune notice.

Cette minceur documentaire est également sensible du côté chrétien à ceci près qu'un moine bénédictin, Aimé du Mont Cassin (m. 1105), consacra à l'affaire un long passage dans une chronique rédigée vers 1080 en huit livres aujourd'hui disparus, mais dont une copie en vieux français du XIV<sup>e</sup> siècle est conservée à la Bibliothèque nationale de Paris sous le titre *Ystoire De Li Normant*. À lui seul, ce passage montre combien les combattants furent séduits par l'atmosphère orientale des lieux et comment ils perdirent leur honneur sous l'effet du plaisir.

Cette année-là, apparut un signe merveilleux pour annoncer l'événement extraordinaire et la bataille qui allaient avoir lieu, car l'étoile qu'on appelle comète apparut de nombreuses nuits, ainsi qu'une très vive lumière qui resplen-

dissait comme la lune. Afin de favoriser l'accomplissement de la religion chrétienne et de vaincre la détestable folie des Sarrasins, les rois, les princes et les comtes, inspirés par Dieu, se mirent d'accord sur le projet suivant : celui d'assembler une grande foule de gens et un grand nombre de chevaliers français, de Bourgogne et d'autres régions qui accompagneraient les très vaillants Normands pour aller combattre en Espagne, afin que les chrétiens fassent obstacle aux chevaliers réunis par les Sarrasins et qu'ils les soumettent. Pour exécuter ce projet, on choisit un homme qui s'appelait Robert Crespin. Dès qu'il fut choisi, il se prépara à aller combattre là où on lui avait commandé d'aller. Ils appelèrent Dieu à leur aide, Dieu fut donc présent pour assister ceux qui le Lui avaient demandé et les fidèles de Dieu obtinrent la victoire et tuèrent une grande partie des Sarrasins. Et les chrétiens rendirent grâce à Dieu de la victoire qu'Il accorda à son peuple. Alors fut prise la cité qui s'appelait Barbastro, avec une terre très vaste, pleine de grandes richesses et bien pourvue. Toute l'armée voulut que Robert Crespin la mit sous bonne garde afin que, l'année suivante, il revint avec une armée semblable ou plus importante pour conquérir d'autres cités d'Espagne. Jaloux de ces bons débuts pour la foi chrétienne, le diable, armé de malveillance et de ruse, résolut de se mettre en travers et d'allumer un feu d'amour dans le cœur des chevaliers chrétiens, et, au lieu de s'élever, ils tombèrent. Le Christ s'irrita parce que les chevaliers s'adonnèrent à l'amour des femmes. Ainsi, pour leurs péchés, ils perdirent ce qu'ils avaient conquis et furent pourchassés par les Sarrasins. Quand la cité fut perdue, une partie des chrétiens fut tuée, une autre fut faite prisonnière, une partie s'enfuit et retrouva la liberté. Crespin, pour la honte qu'il en ressentait, ne voulait pas retourner en son pays ; il vint en Italie auprès de ceux de sa contrée et y demeura quelques années. Puis il alla à Constantinople afin d'être chevalier sous le commandement de l'empereur. Il y obtint beaucoup de gloire et de victoires, puis il mourut<sup>15</sup>.

Les autres sources latines sont clairsemées et diffuses. Quelques lignes évoquant l'événement figurent dans un texte aquitain relatant des événements survenus entre 751 et 1140 et connu sous le nom de la *Chronique de Maillezais* ou *Chronique de Saint-Maixent*<sup>16</sup>. Plaçant de manière erronée les faits à l'année 1062, après le siège de la ville de

Saintes par le duc Guy Geoffroy (Guillaume VIII d'Aquitaine), le chroniqueur relate que :

De là s'en allant en Espagne (*in Hispania*) avec de nombreux Vermandois, il [Geoffroy] conquît la cité de Barbastro pour la chrétienté, après avoir massacré tous ceux qui se trouvaient auparavant dans cette ville.

Cette exception mise à part, il s'agit la plupart du temps de données émanant de documents aragonais et catalans, parfois même castillans. Au détour d'un acte surgit alors une allusion à la ville et aux combats qui s'y déroulèrent, mais sans guère de détails. Sur ces débris documentaires vient encore se greffer plusieurs lettres du pape Alexandre II (1061-1073) dont l'interprétation a fait couler beaucoup d'encre<sup>17</sup>. Peu de choses donc : des bribes textuelles ou des mentions fugaces...

Ces lacunes n'ont pourtant pas empêché nombre d'historiens d'évoquer l'épisode. Si aucun ouvrage n'a expressément été consacré à l'événement, il a cependant attiré l'attention de plusieurs médiévistes dans le sillage des pages que lui consacra Reinhart Dozy (1820-1883) dans son *Histoire des Musulmans d'Espagne* publiée en 1861<sup>18</sup>. Depuis cette date, et tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, des chercheurs tels que Carl Erdmann, Charles Julian Bishko, Alberto Ferreiro, Marcus Bull, Jean Flori, Giovanna Petti Balbi, Antonio Ubieto, Philippe Sénac, Carlos Laliena, ou Luis García-Guijarro<sup>19</sup>, ont évoqué l'affaire, souvent pour apprécier si l'expédition fut un précédent de la croisade qui conduisit à Jérusalem (1099) ou si, à l'inverse, la portée de ce fait d'armes fut simplement locale et donc surestimée.

La lecture de ces travaux révèle en effet deux opinions distinctes. Pour certains, l'expédition de 1064 ne fut qu'un feu de paille sans conséquences réelles alors que pour d'autres, la présence de contingents venus d'outre-monts en fit la première manifestation de la croisade. Telle fut l'opinion défendue dès 1932 par Prosper Boissonnade<sup>20</sup>. Quelques années plus tard, en associant le mouvement de la paix de Dieu à l'expédition de Barbastro, Carl Erdmann affirmait que la lutte contre les musulmans dans la



péninsule Ibérique avait contribué à modifier l'attitude de la papauté. Il valorisait ainsi le rôle du pape Alexandre II dans cette campagne en soutenant que plusieurs lettres émanant du souverain pontife se rapportaient bien à l'expédition<sup>21</sup>.

À partir des années 1970, divers historiens américains ou anglo-saxons s'intéressèrent également à l'épisode de Barbastro en affirmant que les origines de la croisade ne devaient pas être seulement recherchées dans le développement des concepts de « guerre juste » ou de « violence pieuse », mais dans la manière dont les lignages nobiliaires partageaient ces idées à la manière d'une « piété laïque ». Marcus Bull affirmait même que l'expédition de Barbastro constituait un fait isolé, nullement une « proto-croisade », et que l'une des lettres du pape Alexandre II adressées au clergé du Volturne concernait en réalité des pèlerins en route vers l'Espagne et non des guerriers<sup>22</sup>. De même, pour d'autres auteurs comme Angus McKay, Richard Fletcher ou William Purkis, Barbastro fut un événement d'une portée réduite dans lequel les aspects idéologiques et religieux n'intervinrent guère. Ces opinions ont largement été remises en cause par Jean Flori pour lequel la lettre du pape Alexandre II se rapporte bien à ceux qui partirent combattre les musulmans à cette date. À l'appui de cette thèse, il évoque une bulle pontificale adressée à l'archevêque de Narbonne où le pape condamnait les actes de violence commis par les guerriers en route pour l'Espagne<sup>23</sup>.

Il ne fait guère de doute que la célébration du millénaire de la prise de Jérusalem par les chrétiens (1099), tout comme les tensions qui se sont multipliées depuis entre certains pays musulmans et l'Occident dans le cadre d'un prétendu « choc des civilisations » ont amplement réactivé les notions de croisade, de reconquête et de guerre sainte, tout comme l'intérêt porté plus récemment encore au *djihad*, à la suite d'odieux attentats<sup>24</sup>. Toutefois, à côté de l'intérêt porté aux événements survenus en Terre sainte à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, aux croisades tardives, ou à la célébration d'autres événements tels que la bataille de Las Navas de Tolosa (1212), le nom de Barbastro a été relégué à un

second plan, la petite cité aragonaise ne pouvant rivaliser avec d'autres symboles de la reconquête, comme la prise de Tolède en 1085 ou celle de Grenade en 1492. Faut-il pour cela réduire la portée des événements qui se produisirent aux confins d'al-Andalus au cours des années 1064-1065 en n'y voyant qu'un fait *secondaire* ? Faut-il au contraire en amplifier l'importance en se pliant au « mythe des origines » et déceler dans cet épisode un tournant décisif dans l'histoire de la reconquête, voire l'une de ses premières manifestations ? Pour répondre à ces interrogations, un état des forces en présence dans la péninsule une fois passé l'an mil s'impose et c'est par celui-ci que débutera l'enquête...

## *Chapitre premier*

### AL-ANDALUS ET LA VALLÉE DE L'ÈBRE AU MILIEU DU XI<sup>e</sup> SIÈCLE

Al-Andalus, que l'on qualifiait autrefois d'Espagne musulmane, connut de profonds bouleversements politiques tout au long de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle. À la mort du célèbre *hâdjib* al-Mansûr (m. 1002), et à mesure que déclinait l'autorité des derniers souverains omeyyades avec la *fitna*<sup>1</sup>, on assista à l'émergence progressive de pouvoirs locaux tenus par des personnages désignés en espagnol sous le nom de « *reyes de taifas* », en arabe « *mulûk al-tawâ'if* » (« les rois des principautés »). Ce phénomène aboutit à la fragmentation de l'ancien domaine omeyyade et il s'amplifia après la disparition du califat de Cordoue en 1031, lorsque les juristes de la capitale décidèrent de ne pas désigner de successeur au dernier calife, Hishâm III *al-Mu'tadd*.

#### LA FIN DU CALIFAT DE CORDOUE ET LA NAISSANCE DES TAIFAS

Al-Andalus se divisa alors en une trentaine de principautés que l'on regroupe généralement en trois ensembles distincts sur la base de critères ethniques<sup>2</sup>. Les dynasties arabes étaient principalement représentées par les souverains de Saragosse, de Séville et de Cordoue, même si d'autres petites principautés comme celles de Huelva-Saltés ou de

Silves étaient aussi placées sous l'autorité de personnages d'origine arabe<sup>3</sup>. Pour leur part, les principaux pouvoirs berbères étaient établis en Andalousie, à Elvira-Grenade, Carmona, Arcos, Ronda et Morón, ainsi que dans toute la région de Tolède où gouvernaient depuis longtemps les Banû dhi-l-Nûn. Enfin, les taifas « esclavonnes » (*saqâliba*) étaient majoritairement installées dans le *sharq al-Andalus*, c'est-à-dire le long de la côte méditerranéenne, depuis Tortose jusqu'aux environs d'Almería. Elles étaient tenues par des officiers d'origine servile qui avaient servi la dynastie amiride<sup>4</sup>. Il s'agissait souvent d'eunuques de race blanche que l'on trouvait installés à Valence, Almería, Tortose et Denia<sup>5</sup>. Fait notable, ces taifas n'avaient pas de limites géographiques précises. Sans doute l'émir ziride de Grenade 'Abd Allâh évoque-t-il dans ses *Mémoires* des châteaux de frontière, mais il s'agit là d'un cas isolé et, dans l'ensemble, la notion même de « frontière » semble avoir été absente des textes de l'époque, argument complémentaire pour ne pas faire de ces principautés des « États », mais plutôt des « pouvoirs ».



Fig. 1 : les royaumes des taifas